



HAL
open science

Retour sur la Crise de la vache folle : du biologique au fait social total

Frédéric Lemarchand

► **To cite this version:**

Frédéric Lemarchand. Retour sur la Crise de la vache folle : du biologique au fait social total. Le risque biologique : une approche transdisciplinaire, l'Harmattan, pp.317-322, 2013, Sociologies et environnement, 978-2-296-99846-9. hal-01929839

HAL Id: hal-01929839

<https://hal.science/hal-01929839>

Submitted on 2 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FREDERICK LEMARCHAND

RETOUR SUR LA "CRISE DE LA VACHE FOLLE"
DU BIOLOGIQUE AU FAIT SOCIAL

L'analyse suivante est issue d'une réflexion « à chaud » menée dans le milieu des années quatre-vingt dix, au moment où l'annonce fut faite de ce que des éleveurs étaient confrontés à l'irruption d'un mal étrange qui frappait leurs troupeaux. Très vite, la relation faite entre l'environnement, la santé, la consommation de viande... , une véritable situation de crise se fit jour, crise qui conduisit, plusieurs années après, à une restructuration importante de la filière de production et de distribution de nourritures carnées, pour les hommes comme pour les animaux. Depuis la crise de la « vache folle », le terme de traçabilité nous est ainsi devenu familier, et pour cause. L'enjeu a essentiellement constitué, au moment de la crise, c'est-à-dire en pleine incertitude, à maîtriser les risques de propagation épidémiques d'un mal au départ non identifié, remettant en cause l'efficacité de nos système de défenses, de nos frontières et de nos logiques de contrôles. C'est donc comme analyseur et révélateur de nos pratiques – agricoles et de consommation – et de leurs effets sur la santé et sur la société (la manière de manger à la manière d' »être ensemble ») que nous prendrons la « crise de la vache folle » laquelle, loin de se réduire à un fait biologique, a constitué l'un des faits sociaux majeures de la décennie quatre-vingt-dix en matière de sociologie du risque. Le texte qui suit est issu d'une communication (enrichie) sur la crise de la vache folle donnée à Bougival, le 13 octobre 1996, dans le cadre du colloque interdisciplinaire « ESST et prions ».

* * *

"Mad cow", ainsi les anglais qui les premiers ont été confrontés à la manifestation d'une nouvelle maladie chez les bovins, l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB), ont-il baptisé spontanément cette pathologie. Traduite littéralement en français par la locution à présent fort populaire de "*vache folle*", l'expression a, comme certaines farines contaminées, traversé sans encombre les frontières, et notamment celles du langage, pour conserver l'intégralité de son sens. Mais que signifie justement le rapprochement de ces deux mots qu'aucune langue n'avait jamais réussi à regrouper pour exprimer une pathologie animale ? On a pu, à première vue, penser que ce sobriquet, naïf et quasiment enfantin, servirait à cacher, consciemment ou inconsciemment, la réalité d'un mode de production industriel de l'agriculture ayant franchi les limites de la barbarie technoscientifique. Il est vrai que la perspective, évoquée

à l'époque, de liquider un cheptel bovin de quatre millions de têtes, d'en faire un combustible afin d'en recycler l'énergie potentielle, ou encore celle de voir apparaître dans le monde, selon une hypothèse épidémiologique pessimiste, plusieurs millions de cas de maladies de Creutzfeld-Jacob, pouvait nous laisser sans voix. Il est tout aussi difficile de mettre en mots - et en images - les conditions objectives et concentrationnaires dans lesquelles sont élevés et abattus les animaux que nous consommons massivement (bovins, ovins, volailles, porcs). Mais plus encore, c'est le principe même de *l'association* de ces deux termes qui retenu notre attention dans le sens où le premier sert à désigner un animal domestiqué par l'homme depuis plusieurs siècles et le second, qui lui adjectivise une qualité, désigne une pathologie exclusivement propre à l'humain. Bernard Edelman et Marie-Angèle Hermite¹, juristes, s'interrogent les premiers sur le double mouvement d'humanisation de la nature d'une part, celui qui consiste à en faire un sujet de droit, et de naturalisation de l'homme de l'autre, qui tend à le réduire à un réservoir d'organes et de matière première.

De l'humain à l'animal, ou de l'animal à l'humain, il semblerait que le langage ait exprimé et structuré très précocement ce qui se manifeste maintenant très explicitement comme relevant d'une abolition des frontières qui nous abritaient jusqu'alors, et depuis des millénaires, d'un contact incestueux² avec l'animal au sens anthropologique du terme. Les modifications profondes que nous faisons subir à la nature, qu'il s'agisse des pollutions industrielles affectant nos ressources à l'échelle planétaire ou de la massification de la contamination des animaux devenant, à leur tour, contagieux pour l'humain, tendent à faire progressivement de celle-ci une menace pour l'homme. La production de "l'environnement" comme catégorie désignant l'espace, un espace neutralisé, le degré zéro du territoire, maîtrisable mais aussi hostile, n'est que l'expression de cette nouvelle altérité que nous entretenons à l'égard de la nature. Ainsi se révèle la fragilité et la vulnérabilité des milieux et des hommes, celle aussi de nos régimes démocratiques ainsi que de nos systèmes économiques, pendant que l'on continue à raisonner depuis près d'un siècle en terme d'évaluation et de calculabilité du risque. Cet *oubli* de la nature, dans sa définition anthropologique originelle, s'articule d'autre part, d'une manière non nécessairement paradoxale, à un désir croissant de fusion de l'homme avec son milieu : c'est ce que nous laissent entendre l'émergence de la notion d'écocitoyenneté, mais aussi les nouvelles pratiques culturelles de la nature que l'on pourrait résumer par le terme d'"écotourisme". Ainsi, une peur ancestrale,

¹B. Edelman, M.-A. Hermite *L'Homme, la Nature, le Droit*, Christian Bourgeois, Paris, 1988.

²La prohibition de l'inceste, admise depuis Lévi-Strauss comme règle fondatrice de la société, constitue un rempart exogamique fondamental permettant un échange social et culturel généralisé. Si l'on entend par *inceste* toute forme de rapprochement plus ou moins désiré avec du même, ou encore une volonté de rester ou de retourner entre soi, le franchissement de la barrière d'espèce dans le cas de l'ESB peut être interprété à plusieurs niveaux comme une transgression fondamentale des interdits culturels qui nous maintiennent à distance de la nature, qui évitent la confusion avec le monde des animaux.

originelle, tend à émerger à l'égard de la nature que l'on nomme alors "milieu" ou "environnement" pendant que se manifeste corollairement un amour immodéré pour le "naturel" et le "sauvage". De la même manière, nous pourrions dire que plus les conditions dans lesquelles sont produits les animaux de consommation deviennent clairement "inhumaines", au sens aussi où l'homme est évacué des procès de production, plus se développe une zoolâtrie domestique à l'égard des animaux de compagnie. Ces questions furent et sont toujours celles qui, plus ou moins clandestinement, plus ou moins consciemment, accompagnèrent la crise dite « de la vache folle ».

Retour sur l'effondrement général des limites.

Qu'il s'agisse des catastrophes écologiques de la fin de ce siècle (dont l'événement majeur est celle de Tchernobyl) ou des "affaires" liées au risque industriel (l'amiante) ou, aujourd'hui, du Sida et des l'Encéphalopathies Subaiguës Spongiformes Transmissibles (ESST), nous sommes toujours plus ou moins confrontés au dépassement et/ou à l'effondrement de l'ensemble des limites, naturelles (physiques, biologiques,...) et culturelles (éthiques, économiques, politiques) qui ont constitué le cadre anthropologique à partir duquel se sont échafaudées toutes les cultures. C'est *l'autophagie*, selon Denis Duclos³, qui semble en effet caractériser l'ultime phase de développement des sociétés technoscientifiques : la nourriture pour chiens et chats provient pour une part du recyclage des carcasses des animaux en provenance des équarrissages, les élevages industriels ont généralisé la logique d'alimentation des animaux par le recyclage des restes de leurs congénères, et l'homme lui-même devient une ressource consommable pour les autres, soit par les pratiques de don - et la forme anémique du trafic - d'organes, soit par l'usage croissant de "sous-produits" du corps humain (placenta) notamment dans la production de cosmétiques. C'est bien, selon D. Duclos, "l'autophagie, par laquelle la femme est amenée, *via* les facilités du système, à se consommer elle-même, ou plus exactement à se dissocier en diverses personnalités se servant les unes des autres, la parturiente étant consommée par la femme en stratégie amoureuse, la femme enceinte devenant prisonnière des jeux de sécrétion hormonales féminines qui lui sont proposés *via* l'industrie"⁴. Que l'on soit malade, usager de la voiture, travailleur ou spéculateur, ou tout cela en même temps, l'autophagie, réelle ou fantasmée, apparaît comme une caractéristique essentielle du capitalisme tardif. La question est de savoir ce qui se passe dans l'ordre social quand, au nom de la rentabilité, ce qui était jusqu'alors resté sous le silence des médias, des politiques et des acteurs

³Sociologue, directeur de recherche au CNRS, Paris ; auteur du *Complexe du Loup-Garou*, La Découverte, Paris, 1994.

⁴D. Duclos : "l'Autophagie, grande menace de la fin de siècle", Le Monde Diplomatique, juin 1996.

scientifiques et industriels, est révélé publiquement pendant que, par ailleurs, se construit une surréalité fantasmée de la nature sous des formes multiples, notamment la zoolâtrie des animaux de compagnie et des animaux sauvages, l'idéalisation du naturel ou l'esthétisation des campagnes. C'est précisément ce que révéla la *crise* (au sens grec de « jugement ») de la « vache folle ».

Si la "vache folle", expression sociale de la pathologie "Encéphalopathie Spongiforme Bovine", présente le caractère d'un phénomène social total touchant à toutes les dimensions de l'activité humaine et connaît ainsi une forte médiatisation, c'est qu'elle est le produit d'une série de confusions et de dépassements - qui ne relèvent ni de la fatalité ni du hasard, mais comme nous le verrons de la mise en œuvre d'une logique de développement industriel de l'agriculture - que l'on ne peut restreindre aux seuls aspects cliniques et biologiques. Ce dépassement des limites et des frontières, au sens matériel comme immatériel a, selon nous, emprunté six formes.

1/ La première réside dans la rupture de la barrière d'espèce par la preuve d'une contamination possible vache/homme et dépassement des interdits culturels liés à ces limites (dont on mesure l'incidence dans la réaction des "consommateurs" aujourd'hui). Cette barrière avait jusque là garanti et préservé la contamination des humains dans la mesure où des agents hôtes d'une espèce donnée ne pouvaient pas en contaminer une autre.

2/ La deuxième tient au non respect des frontières alimentaires herbivores/carnivores. Plus, nous pourrions, avec D. Duclos, formuler l'hypothèse selon laquelle l'objet du scandale de la vache folle "ne porte pas tant sur la transmission interspécifique d'une maladie dégénérative, voire d'un passage à l'homme" mais que "le sentiment d'horreur porte finalement sur le gavage des animaux avec des protéines provenant de leur propre espèce".

3/ La troisième est liée au dépassement des frontières et des logiques territoriales à l'échelle desquelles s'organisait l'économie, se structuraient les échanges culturels et le politique : une part importante du risque provient de la méconnaissance des flux et des quantités de farine contaminée ayant circulé (déterritorialisation de l'économie, banalisation des cargaisons, des produits, rôle des courtiers...). La mise en œuvre du récent concept de traçabilité, c'est-à-dire du pistage des marchandises, s'il est susceptible d'adapter le contrôle des échanges à l'abolition des frontières, ne restaurera pas pour autant le sens de ces dernières.

4/ La quatrième est liée au dépassement des limites de l'entendement (du pensable, du discible et du montrable) dans la mise en œuvre du plan d'extermination du cheptel anglais composé de 4 millions de bovins. Le traumatisme des camps d'extermination hante encore la mémoire collective des habitants des nations européennes et les analogies, aussi hâtives soient-elles, dépassent la simple coïncidence et ne peuvent pas ne pas réactiver la mémoire

sociale historique. Selon l'analyse de F. Burgat⁵, "la pitié pour l'opaque misère des animaux de rente s'estompe vite, dès lors que le spectacle de leur souffrance est caché, et leur exploitation justifiée par la force des arguments économiques,...du calvaire de l'animal, le consommateur ne veut rien savoir...". La rationalisation extrême qui préside à la production de la "matière alimentaire" viande dématérialisée constitue paradoxalement, nous y reviendrons, une des conditions à partir desquelles, dans l'abstraction, la consommation devient possible.

5/ La cinquième forme relève du changement survenu, en l'espace d'une génération d'éleveurs, de la nature de notre rapport à l'animal : l'animal mythique et ancestral, sauvage ou domestique, a survécu jusqu'aux années cinquante à partir desquelles se développèrent la mécanisation, l'élevage intensif et les techniques de reproduction artificielles. L'abattage relevait encore, comme dans les sociétés traditionnelles, d'une pratique sociale rituelle. Cet animal semble avoir quasiment disparu pour devenir, soit le simple support de production d'une matière (la vache laitière), soit lui-même une matière première réduite à une expression biologique et chimique (particules d'une farine, éléments basiques).

6/ La sixième enfin, est intrinsèque au principe de contagion, qui engendre l'épizootie et l'épidémie, c'est-à-dire leur structure épidémique, renforcée par l'incertitude quant à la qualité de la viande contaminée et au nombre potentiel de "victimes".

Par conséquent, l'obsolescence des systèmes de protection traditionnels, la disparition des limites, c'est-à-dire également de ces repères et de ces certitudes, engendre globalement au sein des sociétés technoscientifiques un *sentiment de vulnérabilité* croissant chez des individus de plus en plus exposés au risque. Les lieux où pouvait se parler et donc se rationaliser la peur, parce qu'il a toujours existé des menaces relevant pour une part d'un danger réel et pour une autre d'une construction sociale, sont eux-mêmes fortement menacés : il s'agit de la famille et des formes intermédiaires d'association (communauté) où peut être produite une parole sur le danger. Au contraire, les sociétés contemporaines placent les individus en situation exclusive de recevoir des injonctions (scientifiques) de la part d'instances de plus en plus immatérielles en vue de normaliser des comportements de masse, pendant que se déploient des dispositifs assurantiels à tous les niveaux visant la "sécurité totale" (mesures anti-terroristes, systématisation des assurances et assurances-vie, sécurité routière, politique de santé publique, en l'occurrence l'application du principe de précaution dans le cadre de l'ESB). La crise de la vache folle, qui aurait pu constituer une réelle opportunité d'analyser et de changer en profondeur le système de production et de consommation de nourritures carnées, n'aura malheureusement été qu'un analyseur supplémentaire des

⁵Philosophe, auteur de *L'Animal dans les pratiques de consommation*, PUF, "Que sais-je", 1996.

aberrations de l'agriculture intensive, de la dissolution des responsabilités politiques et collectives dans les économies mondialisées et de notre incapacité à tirer les leçons des crises sanitaires et biologiques.

Le risque comme externalisation du danger et de la vulnérabilité

A l'aune des crises sanitaires et environnementales, qu'elles d'ailleurs d'origine biologique ou pas, il semble urgent de reconsidérer notre modèle de gestion des risques, voire de sortir de la logique comptable et statistique qui le sous-tend. Ainsi les nouveaux risques technologiques sont-ils, contrairement au modèle de l'accident industriel sur lequel repose la logique assurantielle de réparation, des risques collectifs (pouvant toucher jusqu'à l'humanité entière), parfois immaîtrisables et irréversibles, comme la pollution radiologique ou biotechnologique. Ils ont également pour caractéristique, c'est le cas du prion, d'être invisibles, inodores et sans saveur, et d'être produits de manière continue, dans le cadre « normal » de fonctionnement des installations industrielles, et sans qu'aucun événement spectaculaire préexiste à leur apparition. Leur singularité nous contraint donc à ouvrir un nouvel imaginaire de la vulnérabilité et, plus encore, à nous rendre capables d'imaginer le pire. C'est ce que le sociologue Paul Virilio nomme accident de la substance : *« Innover le navire c'était déjà innover le naufrage, inventer la machine à vapeur, la locomotive, c'était encore inventer le déraillement, la catastrophe ferroviaire. De même les avions inventent la catastrophe aérienne. Sans parler de l'automobile et du carambolage à grande vitesse, ni surtout, de ces risques technologiques majeurs, résultant du développement des industries chimiques ou du nucléaire... »*.

Le risque, dans son acception technique définie comme statistique, évacue, en amont, la question du danger comme substance et, en aval, celle de la vulnérabilité, pour se recentrer sur ce qui, seul, donne prise à la pensée calculante : l'expression probabiliste. Il ne s'agit donc pas de savoir si des farines animales ou un cœur de réacteur nucléaire représentent une menace en soi, mais de s'abriter derrière l'occurrence jugée presque nulle qu'une dispersion biologique ou radioactive puisse se produire. Le « risque » calculé n'apparaît-il pas finalement comme la manière appauvrie et réductrice dont l'homme des sociétés technoscientifiques, qui ne parvient plus à donner sens à son malheur, rend compte de ce qui lui arrive ? Il rend aussi compte, par là même, de ce qu'il a produit, mais il ne peut en avoir conscience puisque l'expression quantifiée qu'il en a donnée le prive de tout regard critique. Mais le « risque » vécu à hauteur d'homme recouvre une toute autre dimension d'une réalité pourtant désignée par un même mot, lorsqu'une mère de famille, par exemple, se demande si elle peut nourrir ses enfants avec de la viande de bœuf ou encore avec les produits de son jardin ou des fruits de mer pêchés au voisinage de l'usine de retraitement des déchets nucléaires de La Hague (et désormais, à Fukushima). La construction sociale du danger est substantiviste

(tourné vers le danger *en soi*), la construction scientifique – et politique – du risque est abstraite et rationaliste. Elle évacue du même coup la question normative contenue dans la première acception du mot « risque » : que voulons-nous comme agriculture avec quel rapport à l'animal ? Qu'acceptons-nous, ou non, de consommer comme nourriture ? Quelle énergie voulons-nous ? Et, finalement, la question vers laquelle converge toutes les réflexions sur le risque industriel et technique : dans quel type de société voulons-nous vivre ?